

Epreuve : ...1071...

Matière : ...34.3.1...

Session : ...3.02.1...

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Dire, est-ce autre chose que vouloir dire ?

J'interpelle un ami dont les propos m'ont blessés. Ils me paraissent incorrects et incohérents. Il me répond alors « ce n'est pas ce que je voulais dire ». Puis-je pour autant ne pas le tenir pour responsable des propos proférés ? En outre, y a-t-il réellement du sens à distinguer entre un domaine intérieur du vouloir dire et l'expression publique du dire ? Pourtant, il faut bien admettre que nous faisons régulièrement l'expérience d'une telle extériorité du dire par rapport à ce que l'on veut dire. Cette tension exige une enquête plus approfondie sur la question de savoir si dire est autre chose que vouloir dire.

Dans un premier temps, il semble en effet nécessaire de distinguer « dire » et « vouloir dire ». Il s'agit d'abord d'un fait d'expérience. Mon ami s'excuse en disant que « ce n'était pas ce qu'il voulait dire ». Je ne comprends pas ce qu'il dit : « peux-tu reformuler ? », « où veux-tu en venir ? ». Il y aurait alors une tension entre l'extériorisation implicite par l'acte de « dire » (dont l'infinitif souligne l'achèvement), et l'intériorité de la pensée et de la volonté. La différence entre les deux consiste, d'une part, en une forme d'adéquation : nous avons le sentiment que la matérialité du discours, ses règles et son vocabulaire spécifiques, viennent corrompre une pensée et un sens qui seraient en retrait et autonomes par rapport à leur expression. Un premier paradoxe apparaît : l'achèvement du verbe dire serait en fait une forme de persécution par rapport aux conditions inadéquates du discours. On peut aller plus loin. Non seulement y a-t-il inadéquation et différence, mais il semble aussi y avoir conflit entre le « dire » et le

« vouloir ». L'achute par laquelle un buteur s'exprime, par voie orale ou écrite (le dire) viendrait trahir le vouloir qui ne parvient pas à se rendre effectif. On peut songer aux « lapsus », au fait de bégayer, ou encore à la difficulté de s'exprimer dans une langue étrangère. Entre dire et vouloir dire il n'y a pas seulement différence mais conflit et trahison.

Pourtant, d'une part, « vouloir » est aussi un acte et ne désigne pas seulement l'intériorité de l'intention. « Vouloir » n'est pas « souhaiter », dans la mesure où il porte en lui-même l'exigence de faire effort pour passer à l'effectivité. Quel sens y a-t-il, dès lors, à opposer l'intériorité du vouloir et l'extériorité publique du dire ? Mais il y a plus. Est-il satisfaisant de considérer qu'il y ait quelque chose comme un « en-deça » de l'expression langagière publiquement accessible ? Peut-on vraiment soutenir l'idée d'une autonomie du sens et de la pensée en-deça du fait de pouvoir l'exprimer ? Une spécificité du langage est justement d'être publiquement accessible. De même, qu'est-ce que du sens qui ne parvient pas à se signifier ? La matérialité du discours, ses règles et son vocabulaire sont alors la condition de possibilité du sens et du dire, et non un obstacle. Prendre au sérieux la « volonté » de dire, c'est en même temps mettre en place les moyens pour le dire. Il ne fait plus sens d'opposer dire et vouloir dire, mais il faut les identifier.

Nous rencontrons au moins deux problèmes. D'une part, le langage et l'expression publique de la pensée semblent à la fois être obstacle et condition de possibilité du sens et du discours. Le passage à l'acte du discours serait simultanément trahison du sens et du vouloir dire et ouverture à la signification. D'autre part, le problème peut s'exprimer sous la forme d'une alternative contradictoire. Ou bien nous estimons qu'il y a bien un hiatus et même un conflit entre dire et vouloir dire, mais il semble que nous ne prenons pas au sérieux le concept

de volonté, et que nous présupposons un retrait du sens par rapport à l'expression, ce dont il y a lieu de douter; ou bien, nous enseignons l'identité du dire et du vouloir dire, mais dans ce cas nous ne comprenons plus pourquoi nous faisons effectivement l'expérience d'une tension entre dire et vouloir dire. S'il y a identité entre dire et vouloir dire, comment expliquer que le langage semble être un obstacle dans certaines conditions?

L'enquête sur ces deux problèmes s'articulera en trois moments. D'abord, peut-on envisager le « dire » comme un obstacle au « vouloir dire »? Deuxièmement, en quel sens le « dire » peut être la condition de possibilité du « vouloir dire »? Enfin, on verra que le « dire » n'est plus obstacle ni condition, mais opportunité pour un vouloir dire qui prend au sérieux le concept de volonté.

+

*

*

Dans un premier temps, nous pouvons partir de l'expérience commune que nous faisons de parler. Nous proposons une description empirique du rapport du dire au vouloir dire avant d'envisager leurs spécificités conceptuelles.

Il paraît d'abord évident de distinguer dire et vouloir dire. Le fait « d'être autre chose » se dit selon la modalité de la différence. Deux termes sont différents si l'un ne peut être substitué à l'autre. Or, je peux vouloir dire quelque chose, puis ne pas le dire, soit parce que je découvre une bonne raison de me taire, soit parce que l'on me contraint à me taire. À l'inverse, je peux aussi dire quelque chose sans avoir voulu le dire. On peut songer à celui qui parle dans son sommeil, au même à celui qui prétend être inspiré et parle sans savoir ce qu'il veut dire. C'est ainsi que Platon caractérise le poète dans l'Ion. Il

est cette « autre vide » inspirée par le souffle divin, de telle sorte que ce qu'il dit ne semble même pas venir de lui. À la différence du philosophe ou de l'orateur, le poète est incapable de justifier ses affirmations et de dévoiler leur sens. À la différence de l'opinion, il ne semble pas être l'auteur volontaire de ses paroles. Il dit sans vouloir dire. On peut toutefois aller plus loin. Dire est « autre chose » que vouloir dire selon la catégorie de l'opposition et plus seulement de la différence. D'une part, il peut y avoir inadéquation du dire au vouloir dire. Par exemple, je cherche à dire quelque chose de particulier, d'important et de nouveau, mais je n'arrive pas à le dire comme je le voudrais. Les enjeux de mon propos ne ressortent pas assez clairement dans ce que je dis. C'est la difficulté que Spinoza rencontre dans l'éthique : « l'ordre polaire des géomètres » est certes effacé démonstrativement, mais il risque de masquer les enjeux de ses thèses. Le dire masque ce que Spinoza veut dire. La stratégie de Spinoza est alors d'écrire des scolies qui expriment les enjeux de ses thèses, ce qu'il veut dire, en plus de ce qu'il dit. D'autre part, il n'y a pas seulement inadéquation mais trahison du vouloir dire dans certains cas. L'acte du discours ne correspond pas à ma volonté initiale. Ainsi, l'orateur fait un « lapsus » pendant son discours, le poète a le sentiment que la langue est pour lui une limite, qu'elle manque de mots. Pour le dire autrement, le passage de la simple pensée à l'expression publique impliquerait une corruption de la pureté du signifié par la matière du signifiant, c'est-à-dire du sens par les signes oraux ou graphiques. Nous avons le sentiment que le passage du vouloir dire au dire est en même temps la « chute » de la pensée et du sens quand ils s'incarnent.

La question reste cependant de savoir quelle peut être la cause de cette tension entre dire et vouloir dire, qui n'est pas seulement différence mais opposition et conflit. D'où vient cette lutte entre le sens et le signe, la volonté et l'acte ? Est-ce simplement une cause extérieure au langage, ou bien est-ce le fait d'une nécessité interne du dire ? Tout se passe comme si

Epreuve : ADA Matière : SES Session : 2021

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

Le concept de « dire » contenait en lui-même sa déperdition et ses limites. Dans son Discours inaugural au Collège de France, Barthes nous permet de préciser cette idée. La première partie du discours insiste sur l'idée d'un conflit entre volonté et dire qui est dû à la nature même de la langue. En effet, une langue suppose toujours un ensemble de règles et de lois auxquelles nous devons obéir et nous soumettre pour pouvoir nous exprimer. Ainsi y a-t-il des règles de grammaire et de conjugaison, des règles de syntaxe et d'orthographe. De même, le vocabulaire qui est à notre disposition est limité. Les mots semblent à la fois être en défaut de sens par rapport à la singularité de l'idée que je veux exprimer (tel bleu qui n'est ni un bleu de prusse, ni du cyan), et en excès de sens du fait de leur ambiguïté. Un mot peut « vouloir dire » plusieurs choses, alors même que je ne « veux » pas cette ambiguïté. Dès lors, selon Barthes, c'est une caractéristique interne à toute langue d'être « tyrannique ». La langue nous soumet à sa loi sans que nous ne puissions y répondre. La propre volonté est mise en échec par rapport à ce que les mots « veulent dire ». Il semble y avoir une extériorité entre la pensée, la volonté et les signes, entre dire et vouloir dire, de telle sorte que la volonté se retrouve subordonnée à la tyrannie du « dire » et à ses lois.

Pour autant, s'il est vrai que le conflit entre dire et vouloir dire est dû à la nature même de la langue, cela fait-il sens d'envisager les difficultés du vouloir comme une « déperdition » ou comme un « manque » du discours ? La thèse de Barthes jette en réalité une

nouvelle lumière sur la question. Si les limites du langage et les règles d'une langue sont nécessaires pour toute langue, ne sont-elles pas en même temps la condition même du sens, et non ce qui lui fait obstacle ? En outre, ne faut-il pas alors remettre en cause l'idée d'une corruption de l'esprit par la matière des signes ? L'incarnation du vouloir dire dans le dire est peut-être la condition même du sens et non sa chute. Le dire ne serait plus l'obstacle du vouloir dire, mais sa condition. Nous devons donc poursuivre l'enquête.

*

La question est désormais de savoir en quel sens le « dire » peut être la condition de possibilité du « vouloir dire ». Premièrement, on peut se demander si l'idée d'une intériorité et d'un retrait de la volonté par rapport à l'acte de dire est satisfaisante (par destruction), ce qui nous conduira à montrer que l'incarnation du discours est la condition de son sens (par construction).

D'abord, est-il sûr que l'idée d'une intériorité du sens et de la pensée, par différence avec l'extériorité matérielle du signe est une distinction conceptuelle consistante ? Il y aurait d'un côté l'intériorité et le domaine privé de la volonté, contre le publiquement accessible dans l'extériorité linguistique. L'objection est la suivante : l'idée d'intériorité privée s'oppose à la nature même du langage et de la vie. Dire qu'il y a une intériorité que je n'arrive pas à exprimer, qui est un vouloir dire mais que je ne peux pas exprimer contredit la nature du langage, qui est d'être publiquement accessible. Autrement dit, s'il n'y a pas de langage privé, comme le soutient Wittgenstein

dans ses Recherches philosophiques. L'idée d'un vouloir dire qui resterait en retrait par rapport à l'effectivité du dire apparaît comme un « mythe de l'intériorité » (selon l'expression de J. Bouveresse). La thèse de Wittgenstein est qu'il n'y a pas d'intériorité linguistique et significative qui pourrait être privée. L'argument de Wittgenstein consiste dans un test de concevabilité : pouvons-nous par une langue existante ou créée par l'occasion exprimer une sensation tout à fait privée et subjective ? La réponse est non. Si j'invente une langue et que donne le nom « F » à ce sentiment de rouge ou à ce goût de melon, non seulement autrui ne peut me comprendre, mais moi-même je ne suis pas sûr de pouvoir réutiliser « F » de nouveau en mangeant à nouveau un melon. La cause en est que les règles d'emploi des mots ne sont pas publiquement accessibles. Cela ne signifie pas que ce sentiment n'existe pas, ou qu'il n'y ait rien qui fasse obstacle au dire. Cela signifie que ces choses, nous ne pouvons pas « vouloir » les dire précisément parce que nous ne « pouvons » pas les dire. L'essence du « dire » est d'être publiquement accessible. Il ne fait donc pas sens de se représenter une intériorité du sens ou de la pensée qui serait en-dehors du discours. Nous pouvons tout au plus essayer de « montrer » ces choses, mais non les dire. « Il y a assurément de l'indicible, c'est le mystique. » (Tractatus logico-philosophicus). Cependant, ce qui est indicible pour Wittgenstein, c'est précisément ce qui permet au langage de pouvoir dire tout ce que l'on veut dire.

On peut aller plus loin. Non seulement, négativement, il n'y a pas de langage privé, mais en outre, positivement, l'expression publique est la condition même du sens. Autrement dit, il faut renverser notre présupposé initial : le dire n'est pas la corruption charnelle du vouloir dire, mais l'incarnation du dire est au contraire la condition même du sens et donc du vouloir dire. Merleau-Ponty, dans Signes, nous permet de préciser cette idée. Tout d'abord, il faut remarquer que notre conception du « dire » est paradoxale. Il y aurait à la fois transcendance et immanence. 7.1.2.

du sens par rapport aux mots. Transcendance, car le sens serait pur et en retrait par rapport à l'incarnation du signe. Immanence, car nous considérons qu'à chaque mot devrait correspondre un sens précis et déterminé, propre au signe.

Merleau-Ponty propose de remettre en cause le préjugé à l'origine de cette contradiction : il n'y a pas d'une part le sens (ce que l'on veut dire) et d'autre part le discours qui incarne le sens avec ambiguïté (le dire), car il n'y a pas de sens sans incarnation. L'argument est alors le suivant. Le rapport du signe au sens n'est pas vertical mais horizontal. Le signe ne reçoit pas son sens verbalement de l'esprit qui le transcende ; c'est le jeu horizontal des signes entre eux qui produit le sens. Saussure a en effet découvert, dans son Cours de linguistique générale, que le sens naît des écarts différentiels entre les signes. On peut prendre l'exemple de « la fonction diacritique du langage » : Les mots trouvent leur sens dans leur différence avec d'autres mots. Ainsi « aimer » se distingue d'« adorer » ou d'« apprécier ». C'est de cette façon que le sens d'aimer émerge : dans l'incarnation horizontale des signes entre eux. Dans ces conditions, il ne fait plus sens d'opposer le « dire » public et le « vouloir dire » privé. Le vouloir dire trouve sa condition dans le dire et son horizontalité. Ce que nous voulons dire repose ainsi sur ce que nous pouvons dire et ne le déborde pas.

Pour autant, le problème ne paraît pas résolu. Si nous ne pouvons plus opposer dire et vouloir dire, mais devons les identifier, comment expliquer cette expérience si courante selon laquelle les mots ne suffisent pas à notre volonté ou y échappent ? Le problème éclairé à nouveau notre enquête : n'est-ce pas justement parce que nous n'avons pas pris au sérieux le sens conceptuel du « vouloir dire » et du la « volonté » que nous nous retrouvons à opposer intérieur et extérieur de façon opposée ? Le propre du vouloir n'est-il pas justement de se distinguer du simple souhait en ceci qu'il met en œuvre les moyens pour s'effectuer et se réaliser dans l'acte ? Le problème nous invite donc à redéfinir l'opposition du dire et du

Epreuve : 121

Matière : 325+

Session : 2021

CONSIGNES

- Remplir soigneusement, sur CHAQUE feuille officielle, la zone d'identification en MAJUSCULES.
- Ne pas signer la composition et ne pas y apporter de signe distinctif pouvant indiquer sa provenance.
- Numéroté chaque PAGE (cadre en bas à droite de la page) et placer les feuilles dans le bon sens et dans l'ordre.
- Rédiger avec un stylo à encre foncée (bleue ou noire) et ne pas utiliser de stylo plume à encre claire.
- N'effectuer aucun collage ou découpage de sujets ou de feuille officielle. Ne joindre aucun brouillon.

vouloir dire à travers le concept de volonté. Le dire n'est plus obstacle ni condition du vouloir dire, mais il est opportunité pour celui qui prend au sérieux la notion de volonté.



Le présupposé implicite de nos réflexions antérieures est que l'opposition du dire et du vouloir dire recouvre un autre refuge, celui de l'intériorité privée et de l'intériorité publique. Le présupposé nous conduit cependant à une impasse : on ne peut ni opposer dire et vouloir dire comme des obstacles, sous peine de contredire la nature du langage, ni les identifier complètement, sous peine de ne plus comprendre la tension entre notre volonté et le discours dont nous faisons si souvent l'expérience. Pourtant, est-il sûr que « vouloir » recouvre le domaine de l'intériorité à l'exclusion de toute extériorité ? Le concept de « volonté » se distingue de celui de « souhait ». Par différence avec le simple souhait, la volonté contient en elle-même l'exigence de « passer à l'acte » c'est-à-dire de se réaliser effectivement dans le monde. Loin d'être « intérieure », la volonté comprend dans son concept même la nécessité de devenir publique. On peut ainsi reprendre à notre compte la critique que fait Hegel de ce qu'il nomme « la belle âme », incarnée à ses yeux par les stoïciens, le conscient romantique ou encore la morale kantienne. La volonté qui consisterait dans la pure forme de la volonté se contredirait elle-même en ne faisant pas effort pour s'accomplir dans le réel,

c'est-à-dire s'objectiver. La conscience serait alors « servile » c'est-à-dire esclave de l'extériorité dont elle ne contrôle rien, ce qui était très précisément notre difficulté initiale : le dire paraissait hors de notre pouvoir et donc hors du ressort du vouloir dire. Cependant, une volonté sérieuse et authentique selon Hegel est celle qui prend en charge la responsabilité de l'effectivité, et met en place les moyens par lesquels elle peut se rendre réelle. Nous retrouvons la continuité du subjectif et de l'objectif, sans les opposer ni les identifier. Si nous appliquons ces leçons au dire et au vouloir dire, cela signifie que nous ne pouvons pas les opposer ou les identifier, mais que le vouloir dire qui prend au sérieux la résolution de son vouloir contient en lui-même le dire vers lequel il tend et qu'il s'efforce d'accomplir. Le dire n'est plus extérieur au vouloir dire comme une matière hétérogène, il n'y est pas non plus identique, il est la fin en fonction de laquelle la volonté détermine les moyens d'être significative et expressive. Le dire est le résultat du vouloir dire authentique en même temps qu'il est sa fin.

On comprend du même coup qu'il est nécessaire de ne pas occulter la différence entre dire et vouloir dire. La redéfinition du vouloir dire exige que nous nous demandions en quoi peuvent consister ces moyens par lesquels le vouloir dire parvient au dire... La volonté suppose en effet une « délibération » sur les moyens adéquats et nécessaires à l'accomplissement de la fin. Prendre au sérieux le concept de vouloir dire nous amène à proposer une « analytique du dire ». D'une part, on peut songer au cas de l'orateur ou du rhéteur. Ce dernier use de divers moyens pour atteindre ce qu'il veut dire. Aristote en fait la typologie dans sa Rhétorique : les outils du rhéteur sont le pathos du public, par lequel il produit une émotion sur l'auditeur, l'ethos de l'orateur, par lequel il se met dans certaines

dispositions qui affermissent l'adhésion à son discours, et enfin le logos, par lequel l'orateur propose des arguments plus ou moins convaincants.

De ce point de vue, le bon orateur fait effort pour s'exprimer clairement et distinctement, ce qui suppose qu'il structure à l'avance son propos : « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement » selon les mots de Boileau dans l'Art poétique.

C'est d'ailleurs pour cette raison que Boileau nomme « sublime » cette capacité du discours à concentrer dans une formule ramassée un sens particulièrement clair et éclatant. Il s'inspire ainsi du Traité du sublime de Longin, selon lequel l'éclat et la clarté du discours caractérisent le sublime de l'orateur : tout se passe comme si l'intelligibilité de la phrase était immédiate, au que le vouloir dire avait réussi à s'actualiser complètement dans le dire.

D'autre part, on peut songer au cas du poète. Pour ce dernier, le dire est effectivement « l'épreuve de force » du vouloir dire, mais ce n'est pas un obstacle ou simplement la condition du sens. Cette épreuve de force est une « opportunité » pour le poète : les limites du langage, l'ambiguïté des mots, les règles de la grammaire sont la source de ses créations et de sa liberté. Nous devons relire la fin du Discours

inaugural au collège de France de Barthes. Si d'une part, la langue est tyrannique, le tâche du poète est justement de nous libérer de cette tyrannie de l'intérieur même de la langue. Il trouve dans l'obstacle de la langue l'opportunité d'une richesse linguistique et d'un jeu avec la langue. Le tour de force de Barthes est de suggérer que la liberté du poète est de nous libérer « de l'extérieur » de ce « huis-clos » qu'est la langue. La littérature en général n'est pas asservissement à la tyrannie du « dire », mais libération

et effort pour réconcilier dire et vouloir dire par des moyens originaux. Jouer avec l'obstacle du langage et de ses règles est un moyen de réconcilier dire et vouloir dire. C'est par exemple ce que fait Perrec dans le Disperition. Alors qu'il a perdu ses parents durant la seconde guerre mondiale, G. Perrec fait le choix d'écrire un livre sans « e », qui est aussi « sans eux ». L'absence du « e » permet à Perrec de dire le manque et la souffrance

qu'il veut dire.

*

*

*

En conclusion, on peut retenir au moins deux choses de cette enquête. D'une part, l'idée d'un conflit ou d'une corruption du vouloir dire par l'expression publique du « dire » est insatisfaisante. Le vouloir dire trouve la condition de son sens dans le dire. D'autre part, cela ne doit pas pour autant nous conduire à les identifier. Le concept de « volonté », qui suppose le passage de l'intention à l'acte permet justement de les articuler. Le « vouloir dire » qui prend au sérieux sa résolution doit justement trouver des moyens dans les limites que lui offre le langage pour s'exprimer et faire coïncider volonté et dire. Le dire est l'épreuve de force du vouloir dire en même temps que sa fin.